

Source: Excerpt of Renaud Piarroux book: *Cholera, Haïti 2010-2018: story of a disaster*, Association Française pour l'Information Scientifique (AFIS), *Science and Pseudo-Sciences* No. 328, published on line Sept. 16, 2019.
<https://www.pseudo-sciences.org/Extraits-du-livre-Cholera-Haiti-2010-2018-histoire-d-un-desastre>

Original in French followed by English translation on p. 5

Extraits du livre Cholera, Haïti 2010-2018 : histoire d'un désastre

Publié en ligne le 16 septembre 2019 - Santé et médicament - Désinformation



Publié dans le n° 328 de la revue



Publié en ligne le 16 septembre 2019 - Santé et médicament - Désinformation
Extraits du livre Cholera, Haïti 2010-2018 : histoire d'un désastre

Nous reproduisons ici un large extrait de la conclusion du livre de Renaud Piarroux (cf note de lecture et entretien avec l'auteur).

Avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

Ainsi, dans l'histoire que j'ai vécue, le choléra s'est d'emblée imposé comme un problème politique majeur, allant jusqu'à décrédibiliser une mission de maintien de la paix qui s'est piteusement terminée avec le départ, sans tambour ni trompette, de soldats vaincus par les morts dont ils portent la responsabilité. Malgré tous les efforts de communication pour redorer son blason, la Minustah se voit attribuer une place peu enviable dans l'Histoire : celle de la mission de maintien de la paix qui a provoqué le plus de ravages auprès de la population qu'elle était censée protéger. Une population qu'aucune guerre ne menaçait.

Plus grave encore, alors que l'épidémie a été source de malheur et de misère durable pour des dizaines de milliers d'Haïtiens, la principale réponse apportée par ceux qui auraient pu – qui auraient dû – venir en aide aux familles endeuillées, a été de maquiller des données épidémiologiques gênantes pour échapper à leurs responsabilités. À la négligence et la désinvolture, l'ONU a ajouté le cynisme et le mensonge. Un cœur de pierre sur lequel se sont fracassés les appels à l'aide de milliers de victimes. Suivant les conseils de ses services juridiques et cédant aux pressions politiques, l'ONU s'est forgé une armure de mensonges censée lui permettre d'échapper à l'indignation de l'opinion publique. Et cela a failli marcher !

Encore maintenant, combien ont une idée, même imprécise, de l'ampleur des fautes commises à l'époque et de leurs conséquences ? Le choléra s'est nourri de ces mensonges. Il s'en est même rassasié.

Aucun soldat n'aurait été malade. Pas la moindre petite diarrhée. D'ailleurs, tout serait stérile dans leur camp, même les latrines et les fosses septiques. Et pourtant, du jour au lendemain, des milliers de milliards de vibrions cholériques s'écoulaient dans les eaux d'une rivière puis d'un fleuve jusqu'à tuer d'un même coup des centaines de personnes, certaines n'ayant pas survécu plus de deux heures à la diarrhée déclenchée par l'eau du fleuve empoisonné. Un mensonge banal à pleurer : « c'est pas moi, j'vous l'jure ! » Un mensonge tout bête, et c'est la possibilité d'alerter à temps qui passe à la trappe. Corollaire : l'absence de mesures prises pour traiter les fosses septiques qui se remplissent.

Une bombe bactériologique qui explose au visage de milliers de personnes qui ont le malheur de boire une eau puisée au mauvais endroit au mauvais moment. Premier mensonge, premiers dégâts. Considérables.

Puis il y eut cette manipulation sur le point de départ de l'épidémie. Un mensonge plus élaboré. Une désinformation orchestrée, en quelque sorte. De la politique certes, mais dans ce qu'elle a de plus indigne. Des cartes falsifiées, des rapports tronqués, des déclarations parfois grossières pour brouiller les pistes. Et tant pis si les experts mis à contribution sèment la confusion, là où la clarté eût été indispensable pour déterminer le meilleur chemin à suivre. Se sont-ils dit – à tort – que changer le point de départ d'une épidémie n'a pas de conséquences sur la gestion de la lutte ? Ont-ils considéré que, le mal étant fait, cacher les causes de la catastrophe ne changeait ni les modalités de prise en charge, ni la teneur des messages de prévention ? « Nommer des pays individuels n'est pas productif. Nous sommes concentrés sur ce nombre de morts vraiment inacceptable », expliquait Scott Dowell des CDC. Ils savaient bien l'importance d'étudier l'origine de chaque épidémie, surtout si elle est de grande ampleur. Ne serait-ce que pour prendre les mesures adéquates afin d'éviter qu'une telle tragédie ne se renouvelle, mais pour les CDC, il n'y avait pas d'urgence...



C'est dans cet espace non clôturé et non protégé qu'était déversé le contenu des fosses septiques du camp des Casques bleus. Source : "Final Report of the Independent Panel of Experts on the Cholera Outbreak in Haiti", un.org

Et là, la manipulation échafaudée dans le but de dédouaner l'ONU s'est conjuguée à une autre, encore plus patiemment construite. Par petites touches, souvent de simples petits arrangements avec la réalité. Une inversion dans la chronologie : est-ce si grave de situer l'émergence du choléra au Pérou, après, plutôt qu'avant El Niño ? Qui va vérifier un détail aussi insignifiant ? Une théorie se forge qui a tout pour séduire : les épidémies de choléra ne seraient qu'une conséquence de

modifications survenant dans l'environnement aquatique. Sous les assauts conjugués du dérèglement climatique et de l'impact de l'Homme sur les écosystèmes côtiers, ces derniers répondraient en servant d'incubateurs aux épidémies. Des modèles statistiques sophistiqués, des études microbiologiques combinées à des observations par satellite : on ne peut rêver recherche plus valorisante. Mais de temps en temps, il faut bien que la théorie soit confrontée à la réalité. Haïti, son tremblement de terre, son été chaud, son ouragan et son épidémie se transforment en perfect storm : l'orage parfait, ou, plus exactement, la démonstration parfaite de la validité du paradigme environnemental.



Centre de traitement du choléra en Haïti © USAID

Rita Colwell était-elle sincère quand elle a proposé, dès le début, cette explication ? Probablement. Mais quand la chronologie des faits s'est établie de plus en plus solidement, pourquoi persister ? Pourquoi raconter que plusieurs semaines sont nécessaires pour que l'eau de l'Artibonite s'écoule depuis Mirebalais vers la côte ? Pourquoi écrire dans son article de 2012 que le premier cas de choléra a été diagnostiqué le 21 octobre 2010 « au milieu des opérations de déblaiement et de reconstruction des infrastructures [suite au tremblement de terre du 12 janvier 2010] » ? Pourquoi, dans une figure de ce même article, cacher sous un cartouche la petite phrase qui indique justement que l'épidémie a débuté loin des camps de déplacés et de la zone affectée par le tremblement de terre ? Pourquoi, enfin, inventer un pic de pluviométrie ? Le mensonge est une nasse. Rita Colwell s'y est enfermée. Les honneurs reçus grâce à sa théorie qui enthousiasme le monde scientifique l'empêchent de se dédire.

Mensonges et manipulations se sont combinés pour forger une mystification qui piégera aussi bien les victimes de l'épidémie que ceux venus la combattre. Même l'ONU ne sait plus comment s'en

dépêtrer. Chacun, ou presque, admet désormais que le choléra a bien été apporté par les Casques bleus, mais qui a vraiment compris qu'il y a eu une épidémie dans le camp militaire ? Pendant toutes ces années, l'environnement aquatique d'Haïti a gardé une réputation d'environnement « optimal pour la croissance rapide » du microbe responsable du choléra. Le fleuve Artibonite et les canaux qu'il alimente se sont vus conférer le statut de bouillon de culture pour *Vibrio cholerae*. Cette thèse n'est pas morte. Beaucoup soutiennent encore que le choléra est implanté pour des décennies dans l'environnement côtier d'Haïti. Pourtant, plus personne à l'ONU ne la met en avant car, enfin, l'organisation internationale a admis, même si c'est du bout des lèvres, qu'elle porte bien une responsabilité dans cette épidémie. Dès lors, elle aimerait que ce cauchemar s'interrompe. Vaccination, équipes mobiles, qu'importe ! Mais que cela cesse ! Et là, lancinante, revient la phrase qui ouvre le plan d'élimination du choléra et le positionne : « la bactérie étant dans l'environnement, des cas sporadiques seront toujours diagnostiqués. » L'abandon du mythe sur le choléra et l'environnement aurait considérablement aidé à mobiliser les ressources pour mettre en œuvre un ambitieux plan d'élimination, et, inversement, seule l'élimination permettra in fine de tordre le cou à ce mythe enraciné dans les esprits. Devenu endémique.

Pour avancer vers l'objectif d'élimination, nous avons dû affronter une controverse scientifique coûteuse en énergie et en temps. Et surtout en vies humaines. Pour simplement faire accepter des faits qui auraient dû d'emblée apparaître évidents s'ils n'avaient pas eu tant d'implications politiques : le choléra est la conséquence d'une gestion calamiteuse des sanitaires par l'ONU. Nous n'y sommes parvenus que partiellement puisque la lumière n'a pas été totalement faite sur ce qu'il s'est passé à l'intérieur du camp Annapurna pendant les premiers jours.



Le choléra a suivi le trajet de la rivière Meille, à côté du camp Annapurna de la Minsutah, puis du fleuve Artibonite (photo) et enfin des canaux d'irrigation de la plaine rizicole où l'épidémie a explosé. © Kendra Helmer, USAID

Renaud Piarroux



Spécialiste du choléra, Professeur à la faculté de médecine de Sorbonne Université, membre de l'Institut Pierre Louis d'épidémiologie et de santé publique rattaché à l'INSERM et chef de service à la Pitié Salpêtrière.

ENGLISH (GOOGLE translate, with R.R. Frerichs)

Excerpts from the book **Cholera, Haiti 2010-2018: history of a disaster**

Posted online September 16, 2019 - Health & Medicine - Disinformation
Excerpts from the book Cholera, Haiti 2010-2018: history of a disaster

We reproduce here a large extract of the conclusion of the book of Renaud Piarroux (cf note of reading and interview with the author).

With the kind permission of the author and the publisher.

Thus, in the history that I lived, cholera was immediately imposed as a major political problem, going so far as to discredit a peacekeeping mission that pitifully ended with the departure, without drum and trumpet, soldiers defeated by the dead for whom they are responsible. Despite all the efforts of communication to restore its image, the MINUSTAH is given an unenviable place in history: that of the peacekeeping mission that has caused the most devastation among the population it was supposed to protect. A population that no war threatened.

Even worse, while the epidemic has been a source of enduring misery and misery for tens of thousands of Haitians, the main response of those who could - and should - have come to the aid of bereaved families has been disguising epidemiological data to escape their responsibilities. Neglect and carelessness, the UN has added cynicism and lies. A heart of stone on which shattered calls for the help of thousands of victims. Following the advice of his legal services and yielding to political pressure, the United Nations has forged a armor of lies supposed to enable it to escape the outrage of public opinion. And that almost worked!

Even now, how many have an idea, even imprecise, of the magnitude of the mistakes made at the time and their consequences? Cholera fed on these lies. It even satiated.

No soldier would have been ill. Not the slightest diarrhea. Moreover, everything would be sterile in their camp, even the latrines and septic tanks. And yet, overnight, thousands of billions of cholera vibrios flow into the waters of a river and a river to kill hundreds of people at the same time, some of whom did not survive more than two hours to diarrhea triggered by the poisoned river water. A common lie to cry: "It's not me, I swear!" A stupid lie, and it is the possibility of warning in time that passes by the trap. Corollary: the lack of measures taken to treat septic tanks that fill up.

A bacteriological bomb that explodes in the face of thousands of people who have the misfortune to drink water from the wrong place at the wrong time. First lie, first damage. Considerable.



It was in this unfenced and unprotected area that the contents of the septic tanks of the Blue Helmets camp were dumped. Source: "Final Report of the Independent Panel of Experts on the Cholera Outbreak in Haiti", un.org

Then there was this manipulation on the starting point of the epidemic. A more elaborate lie. An orchestrated misinformation, in a way. Politics certainly, but in what is most unworthy. Falsified cards, truncated reports, sometimes crude statements to blur the tracks. And too bad if the experts involved sow confusion, where clarity was essential to determine the best way forward. Did they say - wrongly - that changing the starting point of an epidemic has no impact on the management of the fight? Did they consider that, the harm being done, to hide the causes of the catastrophe did not change the methods of care, nor the content of the prevention messages? "Naming individual countries is not

productive. We are focused on this really unacceptable number of deaths," said CDC's Scott Dowell. They knew well the importance of studying the origin of each epidemic, especially if it is of great magnitude. If only to take the appropriate measures to prevent such a tragedy from happening again, but for the CDC, there was no urgency ...

And there, the manipulation built in order to clear the United Nations was combined with another, even more patiently built. In small touches, often simple little arrangements with reality. A reversal in the chronology: is it so serious to locate the emergence of cholera in Peru, after, rather than before El Niño? Who will verify such an insignificant detail? A theory is forged that has everything to seduce: cholera epidemics are only a consequence of changes occurring in the aquatic environment. Under the combined onslaught of climate change and human impact on coastal ecosystems, the latter would respond by serving as incubators for epidemics. Sophisticated statistical models, microbiological studies combined with satellite observations: one cannot dream of more rewarding research. But from time to time, the theory must be confronted with reality. Haiti, its earthquake, its hot summer, its hurricane and its epidemic turn into a perfect storm: the perfect storm, or, more exactly, the perfect demonstration of the validity of the environmental paradigm.



Haiti Cholera Treatment Center © USAID

Was Rita Colwell sincere when she suggested this explanation from the beginning? Probably. But when the chronology of facts has become more and more firmly established, why persist? Why say that it takes several weeks for Artibonite water to flow from Mirebalais to the coast? Why write in her article of 2012 that the first case of cholera was diagnosed on October 21, 2010 "in the middle of clearing operations and reconstruction of infrastructure [following the earthquake of January 12, 2010]"? Why, in a figure of this same article, hide under a cartouche the little phrase that indicates precisely that the epidemic began far away from the IDP camps and the area affected by the earthquake? Why, finally, invent a peak of rainfall? The lie is a trap. Rita Colwell locked herself in there. The honors received thanks to her theory which excites the scientific world prevent her from doing so.

Lies and manipulations have combined to forge a mystification that will trap both the victims of the epidemic and those who came to fight it. Even the UN does not know how to extricate itself. Almost everyone now admits that the cholera was brought by the peacekeepers, but who really understood that there was an epidemic in the military camp? For all these years, Haiti's aquatic environment has maintained a reputation as an environment "optimal for the rapid growth" of the microbe responsible for cholera. The Artibonite River and the channels it feeds have been given the status of culture broth for *Vibrio cholerae*. This thesis is not dead. Many still argue that cholera is implanted for decades in the coastal environment of Haiti. Yet no one at the UN puts it forward because, finally, the international organization has admitted, even if it is lip service, that it bears a responsibility in this epidemic. Therefore, it would like this nightmare to stop. Vaccination, mobile teams, whatever! But let it stop! And there, throbbing, returns the sentence that opens the plan to eliminate cholera and positions it: "the bacteria being in the environment, sporadic cases will always be diagnosed." The abandonment of the myth about cholera and the environment would have greatly helped to mobilize resources to implement an ambitious plan of elimination, and, conversely, only the elimination will ultimately wring the neck of this rooted myth in their minds that cholera has become endemic.

To move towards the goal of elimination, we had to face a scientific controversy costly in energy and time. And especially in human lives. To simply accept facts that should have immediately appeared

obvious if they had not had so many political implications: cholera is the consequence of a disastrous management of health by the UN. We only partially succeeded because the light was not totally made on what happened inside the Annapurna camp during the first days.



The cholera followed the path of the Meille River, next to the Annapurna camp of MINUSTAH, then of the Artibonite river (photo) and finally the irrigation canals of the rice plain where the epidemic exploded. © Kendra Helmer, USAID

Renaud Piarroux is a specialist in cholera, Professor at the Faculty of Medicine of Sorbonne University, member of the Pierre Louis Institute of Epidemiology and Public Health attached to INSERM and head of department at Pitié Salpêtrière.